Palat LII 1516

L'ANGLAIS,

OU

LE FOU RAISONNABLE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée à la Muette, devant la Famille Royale, le 10 Septembre 1781;

Et telle qu'elle doit être jouée en Province.

Par J. PATRAT.

A PARIS,

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs-Libraires du Roi, rue des Mathurins.

M. DCC LXXXI.

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME

LA COMTESSE DE M***,

EN LUI OFFRANT UN EXEMPLAIRE

DE LA PIECE.

QUE ce tribut de ma reconnoiſſance
Eſt une foible récompenſe
De vos bontés pour moi, de vos ſoins généreux!
Mais on offre avec aſſurance
Le tableau de la bienfaiſance
A la mere des malheureux.

AU LECTEUR.

UN fat ſe croit un homme d'importance,
Dès que par le public il eſt un peu fété :
Mais, cher Lecteur, mon âge & mon expérience
M'ont guéri, dès long-temps, de la fatuité ;
Et quoique mon ſuccès paſſe mon eſpérance,
Que d'un ſi doux accueil mon cœur ſoit enchanté,
Je ſais fixer avec prudence
Des bornes à ma vanité,
Et n'en mets point à ma reconnoiſſance.

Sur un autre Théatre aurois-je eu du ſuccès ?
Tout paſſe ici ſans conſéquence ;
Et la critique obſervant le ſilence,
N'y daigne pas lancer ſes traits.

On m'avoit dit que je pouvois,
Sans orgueil & ſans ſuffiſance,
Préſenter ma Piece aux Français ;
Je n'ai jamais oſé prendre cette licence.
Je ſais qu'entre leurs mains le vernis des talents
Couvre les défauts de l'ouvrage ;
Mais pour avoir ſon tour, il faut au moins dix ans,
Et c'eſt trop attendre à mon âge.
Chacun s'empreſſe de jouir,
A Paris, ſur-tout, c'eſt l'uſage :
J'ai ſavouré cet heureux avantage,
Et l'anonyme encor augmenta mon plaiſir :
Mais ce que l'avenir ne pourra jamais croire,
» Pour Melpomène quel affront !
J'ai vu ſes Sectateurs, au mépris de ſa gloire,
Déſerter ſes autels pour couronner mon front,
Des modeſtes lauriers que l'on cueille à la foire.

Ces lauriers ſuffiroient à mon ambition,
Car l'orgueil n'eſt pas ma manie,
Mais malheureuſement une réflexion
Trouble ma ſatisfaction.
Pemets que je te la confie ;

A la repréſentation
Ma Piece eſt toujours applaudie ;
Mais je crains que l'impreſſion
Ne faſſe évanouir toute l'illuſion,
Et qu'en liſant ma Comédie
Mon Lecteur détrompé ne s'ennuie à périr.
Cette crainte eſt une folie ;
Car tant d'Auteurs nouveaux t'ont déja fait dormir ;
Que je pourrois, ſans en rougir,
Me mettre auſſi de la partie.
Mais je ne voudrois pas partager cet honneur ;
Et pour tâcher de fléchir ta rigueur,
Je vais te raconter l'hiſtoire de ma vie.

Je connus jadis le bonheur,
Ou du moins je crus le connoître,
Et c'étoit aſſez pour mon cœur :
Je choiſis le plaiſir pour maître,
Et la gaîté pour précepteur ;
Sans ſoins, ſans ſouci, ſans étude,
A ſeize ans maître de mon bien,
Je me fis de jouir une douce habitude :
A dix-neuf je n'avois plus rien ;
Mais je n'en devins pas plus ſage,
Et mon goût fut toujours ma regle & mon lien.
J'avois la fraîcheur du bel âge ;
Une taille élégante, un abord ſéducteur ;
L'eſprit gai, la tête volage ;
Je me livrois à toute mon ardeur ;
Et plus entreprenant qu'un Page,
Avant de connoître mon cœur,
J'en avois vingt fois fait uſage.

Eh ! comment pouſſer des ſoupirs,
Quand ſur le trône des plaiſirs
L'amour nous fait goûter les douceurs de la vie,
Au milieu d'un eſſain d'agréable deſirs
Par qui ſa courſe eſt embellie ?
La piquante infidélité,
Au charme de la volupté,
Par le caprice étoit unie ;
Et chaque jour l'agréable gaîté

Me portoit leſtement à la félicité
Sur les aîles de la folie.

Je trouvois par-tout le bonheur
Une Bourgeoiſe, une Marquiſe,
Une Danſeuſe, une Sœur griſe,
Tour-à-tour embrâſoient mon cœur.
Que de triomphes! de conquêtes!
Que de charmants objets vaincus!
» Ils ſont paſſés ces jours de fêtes,
» Hélas! il ne reviendront plus!

A la fin ce cœur ſi ſuperbe,
Forcé dans ſes retranchements,
Paya les violons, comme dit le Proverbe,
Et fit danſer à ſes dépens.

Sans jamais m'attacher au char de la fortune,
J'en ai ſouvent reçu les dons les plus flatteurs;
Mais j'ai ſi mal employé ſes faveurs;
Qu'elle a vraiment raiſon d'avoir de la rancune.
J'ai connu le bien-être, ainſi que le malheur:
J'ai goûté les plaiſirs de l'oiſive opulence:
J'ai friſé de près l'indigence;
Mais j'ai paré les traits de ſa fureur
Avec le bouclier de mon intelligence.
L'ingratitude & la noirceur,
Servant les projets de l'envie,
Ont déchaîné la calomnie
Pour me noyer dans ſon fiel impoſteur.
Mais pouvant ſans rougir deſcendre dans mon cœur,
Je n'ai jamais eu la démence
De me livrer à la douleur,
Et j'ai toujours vu l'eſpérance
Qui me montroit de loin le temple du bonheur.

Alternativement je me ſuis vu, Lecteur,
Riche déſœuvré, Secrétaire,
Négociant, Caiſſier, Libraire:
Maître en fait d'armes, Directeur,
Comédien, Peintre, Orateur,
Enſeignant le Français & ne le ſachant guere,

Enfin j'ai toujours fait plus que je n'ai ſu faire :
C'eſt pour cela que je veux être Auteur.

Ne crois pourtant pas que j'eſpere
Que les fiers enfans d'Appollon
Vont m'adopter pour leur confrere.
Oh ! bon Dieu ! je ſais bien que non.
On n'entre plus dans le ſacré vallon,
Quand on eſt modeſte & ſincere.

AVIS
AUX DIRECTEURS.

Il n'y a point d'emploi dans cette Comédie, ſurtout pour les trois principaux perſonnages.

Jacques Splin appartient à celui qui baragouine le mieux ; mais il eſt à ſouhaiter, pour le ſuccès de la Piece, que le premier rôle ait cet avantage.

Jacquot & Théreſe doivent être joués par deux perſonnes dont l'âge & l'extérieur répondent à la candeur naïve de leurs rôles.

PERSONNAGES.

JACQUES SPLIN, *Anglais, redingotte bleue, veſte écarlate galonnée d'or, grand chapeau uni, cocarde noire, une canne.*

M. LOYER, *tenant Hôtel garni & table d'hôte, habit bourgeois.*

THÉRESE, *fille de M.* LOYER, *âgée de quinze ans, robe de buras, tablier noir.*

JACQUOT, *garçon de l'Hôtel, âgé de dix-ſept ans, & amoureux de* THÉRESE, *en veſte, tablier vert, & coëffé.*

UN HUISSIER *bégue, mis comme* LOYAL.

La ſcene ſe paſſe dans la ſalle à manger de l'Hôtel; il y a des tables tout au tour; le couvert n'eſt pas mis : à la levée du rideau, la pendule indique neuf heures.

LE FOU RAISONNABLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

THÉRESE, JAQUOT.

(*Ils ſont aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, ſe regardant avec toute la tendreſſe poſſible, & reſtent ainſi quelques moments ſans parler.*)

(*Ces deux perſonnages doivent être joués avec toute la candeur & l'ingénuité de leur âge.*)

THÉRESE, *tendrement.*

MON pauvre Jaquot!

JAQUOT, *très-tendrement.*

Ma chere Thereſe!

THÉRESE.

Tu m'aimes donc bien?

JAQUOT.

Ah! pour ça oui; je ne ſais pas comment cela ſe fait; mais je ne puis m'empêcher de penſer à vous; tant que le jour dure je vous vois devant mes yeux, quand même vous n'y êtes pas: ſi je m'endors le ſoir; n'y fait rien: vous êtes toujours là.

THÉRESE, *enchantée.*

Eſt-il poſſible?

JAQUOT.

C'eſt bien sûr : le matin, le ſoir, le jour, la nuit devant mes yeux, dans ma tête & dans mon cœur, il n'y a que vous.

THÉRESE, *en ſe levant.*

Mais moi, qui ſuis élevée ici dans un Hôtel garni, où il y a toujours des Meſſieurs qui diſent des douceurs aux jeunes filles; tous leurs beaux diſcours, toutes leurs belles manieres ne m'ont jamais appris que j'ai un cœur, & ton ingénuité, ta franchiſe, & ta bonne-foi, me l'ont fait connoître tout de ſuite.

JAQUOT, *très-tendrement.*

Théreſe!

THÉRESE, *de même.*

Eh bien?

JAQUOT.

Comme nous ferions un bon ménage!

THÉRESE.

Oh! ſûrement! mais comment eſpérer d'y faire conſentir mon pere? il n'eſt pas riche : on lui doit tant!

JAQUOT.

Il a eu bien des malheurs depuis quelque temps!

THÉRESE.

Et ſon Marchand de vin encore, qui veut lui faire vendre ſes meubles pour mille écus qu'il lui doit, & qu'il ne peut trouver nulle part; crois-tu que ce ſoit dans ce moment-ci qu'il ſonge à me marier?

JAQUOT.

Vraiment non.

THÉRESE.

D'ailleurs, il n'y a que trois mois que tu es garçon d'Auberge, & tu ne ſais encore rien.

JAQUOT, *avec conſéquence.*

Ah! pardonnez-moi.

THÉRESE, *avec curioſité.*

Eh! que ſais-tu donc?

JAQUOT, *avec tendreſſe.*

Vous aimer!

THÉRESE, *ſouriant.*

Oh! c'eſt bien bon pour moi; mais cette ſcience-là ne fait rien à mon pere.

JAQUOT, *ſoupirant.*

C'eſt bien dommage!

THÉRESE.

Tu n'as pas de bien.

JAQUOT, *s'attendriſſant par dégré.*

Pas du tout. Quand ma pauvre mere mourut, ça me fit tant de peine que je ne voulus pas ſeulement rentrer à la maiſon; je quittai le village tout de ſuite, pour ne rien voir de tout ce qui pouvoit me rappeller le ſouvenir de cette chere femme. —— Ne v'là-t-il pas que je pleure rien que d'y penſer ſeulement.

THÉRESE.

Tu as un bien bon cœur!

JAQUOT, *ingénuement.*

Eſt-ce que j'aurois olé vous l'offrir ſans cela?

THÉRESE.

Ah! Jaquot, nous ne ſerons pas mariés de long-temps.

JAQUOT, *héſitant.*

Il faudra.....

THÉRESE.

Quoi?

JAQUOT.

Que notre amitié nous en dédommage.

THÉRESE.

Sans doute.

JAQUOT, *héſitant.*

Et nous en donner ..... toutes ..... les marques poſſibles.

THÉRESE, *lentement, & baiſſant les yeux.*

Que puis-je faire de plus que de te dire que je t'aime?

JAQUOT, *ſans la regarder.*

Bien des choſes!

THÉRESE, *de même.*

En vérité?

JAQUOT, *de même.*

En vérité.

(*Un moment de ſilence.*)

THERESE, *vivement.*

Dis-moi donc ce que c'eſt.

JAQUOT, *avec timidité.*

Ce que c'eſt?.....

THERESE, *vivement & avec impatience.*

Oui.

JAQUOT, *tout tremblant.*
Premiérement... de baiſer votre main.

THERESE, *le regardant du coin de l'œil.*
Cela te feroit-il plaiſir ?

JAQUOT, *vivement.*
Oh ! beaucoup !

THÉRESE, *lui tendant la main.*
Que ne le diſois-tu donc ?

JAQUOT, *la baiſant pluſieurs fois.*
Comme c'eſt bon !

THERESE, *le regardant avec ſatisfaction.*
Le pauvre ami ! qu'il eſt content !

JAQUOT, *après un moment de ſilence.*
Il y a bien encore quelque choſe.

THÉRESE, *baiſſant les yeux.*
Encore ?

JAQUOT, *de même.*
Oh ! ſûrement.

THÉRESE, *de même.*
—— Eh bien ! —— dis donc.

JAQUOT, *de même.*
Par exemple....

THÉRESE, *de même.*
Quoi?

JAQUOT, *avec timidité.*
S'embraſſer.

THÉRESE, *après un ſilence.*
Pourquoi pas ? j'embraſſe bien mon pere.

JAQUOT, *vivement.*
Oh ! c'eſt un plaiſir bien innocent !

THÉRESE, *avec douceur.*
Je le crois.

JAQUOT, *l'embraſſant.*
Ah ! que c'eſt doux !

SCENE II.

M. LOYER, THÉRESE & JAQUOT.

M. LOYER, *les surprenant.*

AH ! je vous y prends enfin. Je m'en doutois. Comment, effrontée, vous avez l'audace de vous laiſſer embraſſer par un homme ?

THÉRESE, *ingénuement.*

Quel mal y a-t-il à cela ?

LOYER.

Mais, voyez-moi l'impudente ! Montez à votre chambre, vous aurez affaire à moi. Pour toi, mon drôle, je vais te parler.

THÉRESE.

Mais mon pere.....

LOYER.

Rentrez, vous dis-je, & qu'on ne réplique pas un mot.

SCENE III.

M. LOYER, JAQUOT.

JAQUOT.

AH ça, parlons raiſon ; de quoi vous plaignez-vous ?

LOYER.

Comment, coquin, de quoi je me plains ?

JAQUOT.

Oui.

LOYER.

Tu oſes embraſſer ma fille !

JAQUOT.

C'eſt tout naturel.

LOYER.

Qu'appelles-tu naturel ?

JAQUOT.

Oui : nous nous aimons, voyez-vous.

LOYER.

Vous vous aimez ?

JAQUOT.

Dame oui : & comme nous voyons bien que vous ne conſentiriez pas à nous marier tout de ſuite, nous cherchions les moyens d'attendre plus patiemment ; vous voyez bien que c'eſt raiſonable.

LOYER.

Et ma fille eſt donc d'accord avec toi ?

JAQUOT.

C'eſt bien clair. Si vous n'étiez pas ſi gêné ? nous vous aurions conté tout ça ; mais comme je n'ai rien du tout, nous avons bien penſé que ça ſeroit inutile, & nous ne voulions vous le dire que quand j'aurois fait fortune. Oh ça, vous pouvez bien compter que ſi elle étoit toute faite, vous ne ſeriez pas embarraſſé long-temps.

LOYER.

Voilà de jolies nouvelles que j'apprends. Pour commencer à y mettre ordre, Jaquot ?

JAQUOT.

Monſieur.

LOYER.

Vois-tu cette porte ?

JAQUOT.

Parbleu, je ne ſuis pas aveugle.

LOYER.

Regarde-la bien.

JAQUOT.

Pourquoi faire ?

LOYER.

Pour n'y jamais rentrer.

JAQUOT, *très-ſurpris.*

Qu'eſt-ce que vous dites donc ?

LOYER.

Je dis que dès ce moment, je te chaſſe de chez moi, & que je te défends d'y jamais remettre le pied.

JAQUOT.

Mais, M. Loyer, y penſez-vous?

LOYER.

Aſſurément j'y penſe.

JAQUOT.

Mais ça né ſe peut pas.

LOYER.

Comment ! cela ne ſe peut pas ?

JAQUOT, *en confidence.*

Eh ! non. Nous nous ſommes promis, Mademoiſelle Thérèſe & moi, de venir nous voir tous les matins dans cette ſalle à manger, avant que vous ſoyez levé ; je ne peux pas lui manquer de parole, moi.

LOYER.

Je t'empêcherai bien de la lui tenir.

JAQUOT.

Mais, elle ſeroit fâchée.

LOYER.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

JAQUOT, *vivement.*

Mais, cela me fait à moi.

LOYER.

Ce ne ſont pas là tes affaires.

JAQUOT, *plus vivement.*

Hé mais, pardonnez-moi.

LOYER.

Que de raiſons : ſors tout à l'heure.

JAQUOT, *très-inquiet.*

C'eſt donc tout de bon.

LOYER.

Oh ! très-certainement.

JAQUOT, *ſuppliant.*

M. Loyer.

LOYER.

Hé bien ?

JAQUOT.

Je vous ſervirai ſans gages.

LOYER, *durement.*

Je n'ai pas beſoin de toi.

JAQUOT, *les larmes aux yeux.*

Et bien fidellement !

LOYER, *avec humeur.*

Va-t-en, te dis-je.

JAQUOT, *affligé.*

Il n'y a rien à eſpérer.

LOYER, *fermement.*

Non.

JAQUOT, *accablé & s'en allant.*

Adieu donc, M. Loyer.

LOYER, *d'un ton ſec.*

Adieu.

JAQUOT, *revenant.*

Conſolez cette pauvre Mademoiſelle Théreſe.

LOYER, *avec humeur.*

Oui, oui.

JAQUOT.

Dites-lui bien que je l'aimerai toujours.

LOYER.

Mais, voyez quelle commiſſion il me donne!

JAQUOT, *s'en allant.*

Adieu!

LOYER, *le rappellant.*

A propos, & tes gages? tiens.

JAQUOT.

C'eſt inutile.

LOYER.

Comment inutile?

JAQUOT.

Oui, comme je vais mourir de chagrin, j'aime mieux que vous ſoyez mon héritier qu'un autre.

LOYER, *ému.*

Tu vas mourir?

JAQUOT.

Hélas, oui.

LOYER, *prenant ſur lui-même.*

A la bonne heure, autant de débarraſſé.

JAQUOT, *s'en allant.*

Adieu, Monſieur.

LOYER.

Bon voyage.

JAQUOT, *en ſortant.*

Pauvre Théreſe.

(*LOYER le regarde juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti, & ſemble le ſuivre des yeux avec attendriſſement.*)

SCENE IV.

LOYER, *ſeul.*

IL a bien fait de s'en aller, je commençois à m'attendrir; ce pauvre diable ! ſon ingénuité m'a touché...Théreſe ſeroit plus heureuſe avec ce garçon-là, qu'avec un autre. Mais que faire ? .... Puis-je marier ma fille à quelqu'un qui n'a rien, au moment d'être ruiné moi-même ?..... ſi Monſieur Mélange, mon Marchand de vin me fait enlever mes meubles aujourd'hui, voilà ma maiſon décréditée, & je ſuis perdu ſans reſſource !

J'entends une voiture ; c'eſt apparemment quelqu'un qui vient loger ici : allons, prenons un air gai, honnête & prévenant, il faut faire contre fortune bon cœur.

(*Il va au-devant d'un Anglais qui paroît.*)

SCENE V.

JACQUES SPLIN, M. LOYER.

LOYER.

J'AI l'honneur d'être votre très-humble ſerviteur.

SPLIN, *baragouinant.*

Pourquoi ?

LOYER.

C'eſt mon devoir.

SPLIN.

Devoir ?

LOYER.

Et vous auriez ſujet de vous offenſer, ſi j'y manquois.

SPLIN, *va s'aſſeoir.*

C'eſt égal.

LOYER.

Faites-moi l'honneur de me dire ce que vous ſouhaitez.

SPLIN.

Vous êtes bien curieux.

LOYER.

Je dois vous faire cette queſtion.

SPLIN.

D'où vient ?

LOYER.

Je ſuis le maître du logis.

SPLIN.

A la bonne heure.

LOYER.

Mais, Milord.....

SPLIN.

Je ſuis pas Milord.

LOYER.

Comme vous avez l'air d'un homme.....

SPLIN, *l'interrompant.*

Je ſuis un homme.

LOYER.

Je le vois bien ; mais un grand Seigneur.....

SPLIN, *l'interrompant.*

Je ſuis pas un grand Seigneur.

LOYER.

Mais, vous êtes ſûrement.....

SPLIN.

Jacques Splin, honnête homme.

LOYER.

On peut être très-grand Seigneur, & en même temps très-honnête homme.

SPLIN.

C'eſt très-poſſible, mais c'eſt très-difficile.

LOYER.

Auſſi, ceux qui réuniſſent ces deux qualités en ſont plus eſtimés.

SPLIN.

Il ſe peut.

LOYER.

Etes-vous dans ce pays pour quelque temps ?

SPLIN, *d'un air ſombre.*

Dans cet pays ? pour toujours.

LOYER.

Je ſuis très-heureux que vous ayez deſcendu dans ma maiſon, voulez-vous venir choiſir un appartement?

SPLIN.

Un appartement?

LOYER.

J'en ai de très-commodes.

SPLIN.

Je ſuis bien ici.... aſſez.

LOYER.

Ici?

SPLIN.

Oui.

LOYER.

Mais c'eſt ici la ſalle à manger.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Il n'y a pas de lit.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

A deux heures il y aura peut-être vingt perſonnes à diner.

SPLIN.

A deux heures?

LOYER.

Aſſurément.

SPLIN.

Quelle heure eſt-ce qu'il eſt?

LOYR.

Il eſt plus de neuf heures.

SLIN.

Il y a plus de quatre heures encore.

LOYER.

Oui, mais....

SPLIN.

Quoi? mais.

LOYER.

A une heure on mettra le couvert; chacun va & vient dans cette ſalle, & cela vous incommodera.

SPLIN.

A une heure?

LOYER.

Oui.

SPLIN.

Ça pourra plus m'incommoder?

LOYER.

Mais on reſte quelquefois juſqu'à cinq heures.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Enfin, je vous avertis, vous ferez ce que vous voudrez.

SPLIN.

Je fais bien.

LOYER.

Je vous ferai toujours préparer un lit.

SPLIN.

C'eſt inutile.

LOYER.

Eſt-ce que vous ne paſſerez pas la nuit dans ma maiſon ?

SPLIN.

Dans la maiſon ? .... Je crois pas.

LOYER.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez dans cette Ville pour y demeurer.

SPLIN, *avec un air ſombre.*

Je demeure auſſi.

LOYER.

C'eſt me faire entendre que vous voulez loger ailleurs ; mais avant de quitter mon auberge, voyez au moins comment vous y ſerez ſervi.

SPLIN.

Servi ?

LOYER.

J'oſe eſpérer que vous ſerez content.

SPLIN, *s'impatiente par dégré.*

Toujours content.

LOYER.

Monſieur n'a beſoin de rien à préſent ?

SPLIN.

Non.

LOYER.

Quand vous voudrez appeller, voilà la ſonnette.

SPLIN.

C'eſt bon.

LOYER.

Il paſſera peut-être quelqu'un par ici.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Votre très-humble ſerviteur.

SPLIN, *bruſquement.*

Bon jour.

SCENE VI.

JACQUES SPLIN, *ſeul.*

CE diable d'homme, il aime beaucoup pour parler. Je crois que j'ai mal fait de pas me tuer hier dans cette autre hôtellerie, j'aurois fait plus tranquillement qu'ici. N'importe, on ne peut pas toujours avoir ſes aiſes; un peu plus mal, un peu mieux, c'eſt égal. Je vais me tuer tout à l'heure. (*Il s'aſſied contre une table, tire un piſtolet de ſa poche, examine s'il eſt bien en état.*) Je fais une réflexion; je ſuis ici dans un pays étranger, ne pourroit-on pas croire que j'ai fait dans ma Patrie quelques baſſeſſes, & que je me détruis, parce que je n'oſe plus me montrer à mes Compatriotes? Diable! il faut prendre garde. Je ne veux pas qu'en France on puiſſe croire qu'un Anglais il ſoit un lâche ou un malhonnête homme, ma Patrie ſeroit fâchée. (*il ſe leve.*

Réfléchiſſons bien, avant. Ai-je raiſon? ai-je tort de me tuer? Voyons récapitulons toutes les actions de ma vie. Il y a bientôt trente-deux ans que je ſuis toujours riche & toujours ennuyé; j'ai voulu aimer, ça me rendoit inquiet & jaloux; j'ai voulu jouer, ça me rendoit colere & jureur; j'ai voulu boire, ça me rendoit ivre & malade. J'ai parcouru toute l'Europe, je

me ſuis ennuyé. J'ai été dans la Ruſſie, j'ai trouvé trop froid : j'ai été dans l'Italie, j'ai trouvé trop chaud ; j'ai été dans la Hollande, j'ai trouvé trop triſte : je ſuis dans la France, je trouve trop gai..... J'ai cherché par-tout le plaiſir, j'ai jamais trouvé.....

Toujours même choſe, ſe lever, ſe promener, manger ; ſe coucher, dormir, & le lendemain recommencer.

Je veux pour faire une nouveauté, me défennuyer en me tuant. C'eſt une bonne raiſon, tout le monde il eſtimera ma mémoire. Allons.

Diable ! ſi je me tue d'un coup de piſtolet, on pourra dire : » il a eu peur de la mort ; il s'eſt hâté de ſe la » donner tout de ſuite, pour n'avoir pas à lutter con» tr'elle.

Si j'allois me jetter dans la riviere ; non : il y a dans ce pays trop d'importuns, qui viennent retirer un homme avant qu'il ait la ſatisfaction d'être tout-à-fait mort, c'eſt déſagréable.

Si je me pendois ? je n'aime point le pendement : un galant homme qui veut faire une action honnête, pour ſe défennuyer, ne doit point imiter la fin d'un criminel.

M'empoiſonner, mais dans ſte diable de France je trouverai pas un Apothicaire qui voudra me faire un poiſon bien lent pour attendre la mort, pour la regarder venir, & converſer tranquillement avec elle en attendant la fin de la comédie.

Il faut donc néceſſairement me tuer avec mon piſtolet ; mais pour ſoutenir l'honneur de ma Patrie, & ne pas laiſſer croire qu'un Anglais, il ſeroit mort lâchement, je vais écrire toutes mes réflexions.

J'ai bien fait de pas me tuer hier au ſoir, cette bonne idée ne ſeroit pas venue aujourd'hui.

(*Il ſonne.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

JACQUES SPLIN, LOYER.

LOYER.

QUE desire Milord?

SPLIN.

Point de Milord.

LOYER.

Que veut Monsieur?

SPLIN.

Point de Monsieur.

LOYER.

Comment faut-il donc dire?

SPLIN.

Que voulez-vous?... tout court.

LOYER.

Mais cela n'est pas poli.

SPLIN.

C'est égal.

LOYER.

Soit: que voulez-vous? tout court.

SPLIN.

Bon!... Du papier... Une plume.

LOYER, *en prenant dans le buffet.*

En voici; mais si vous aviez voulu passer dans un autre appartement, vous auriez trouvé un bureau tout garni, & cela auroit été plus commode.

SPLIN.

Monsieur le Maître?

LOYER.

Monsieur?

SPLIN.

J'ai une affaire.

LOYER.

Oh! je puis vous procurer un bon Avocat.

SPLIN.

Hein?

LOYER.

Je dis que je puis vous donner quelqu'un qui vous ſervira de Conſeil, & vous expliquera clairement ſi votre droit eſt valable.

SPLIN, *impatienté.*

Monſieur le Maitre?

LOYER.

Monſieur.

SPLIN.

Faites-moi un plaiſir..... d'aller vous en tout de ſuite.

LOYER.

Vous deſirez être ſeul.

SPLIN.

Seul.

LOYER.

Je ne veux pas vous importuner.

SPLIN.

Allez donc.

LOYER.

Monſieur n'a beſoin de rien.

SPLIN.

Aye!

LOYER.

C'eſt que comme je ſors pour une affaire qui me regarde, je pourrois dire à mon Procureur de venir vous parler.

SPLIN.

Pourquoi?

LOYER.

Pour votre affaire.

SPLIN.

Je fais mon affaire tout ſeul.

LOYER.

C'eſt que tout dépend du conſeil!

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Il y a du choix.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Ici, un honnête Procureur & un fripon....

SPLIN, *impatienté.*

C'eſt égal.

LOYER.

Comme vous voudrez. Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

SPLIN.

C'eſt bon.

LOYER, *en s'en allant.*

Voilà un homme bien ſingulier.

SCENE VIII.

JACQUES SPLIN, *ſeul.*

CET homme, il me donne beaucoup de l'impatience. Ecrivons.

(*Il écrit avec beaucoup de réflexion.*)

SCENE IX.

JACQUES SPLIN, JAQUOT.

JAQUOT, *ſans voir Splin.*

MOnſieur Loyer vient de ſortir, ſi je pouvois dire un dernier adieu à ma chere Thérese... Qu'elle doit être triſte, cette chere enfant!..... Ceſſer de l'aimer..... oh! je ne pourrai jamais..... L'aimer toujours, & ne la plus voir; c'eſt trop dur: il faut donc mourir.

SPLIN, *frappé du dernier mot.*

Mourir.

JAQUOT.

Voilà mon dernier jour.

SPLIN.

Ah! j'ai bien fait à ſl'heure de m'avoir pas tué hier au ſoir; je vais avoir un compagnon.

JAQUOT, *s'approchant de la chambre de Thérese.*

Allons.

SPLIN, *écrivant vîte.*

Mon ami attends un petit moment.

JAQUOT.

Pourquoi, Monſieur?

SPLIN.

Je vais avoir fini tout de ſuite, & nous irons enſemble.

JAQUOT.

Ça n'eſt pas fort néceſſaire.

SPLIN.

Néceſſaire? non, mais c'eſt agréable.

JAQUOT.

Ma foi j'aime autant y aller tout ſeul.

SPLIN.

Vous n'avez pas peur du tout?

JAQUOT.

Peur, elle m'eſt trop cher pour cela.

SPLIN, *ſe leve, le mene audevant du Théatre.*

Avez-vous des raiſons pour la deſirer?

JAQUOT.

Mille.

SPLIN.

Et moi auſſi.

JAQUOT, *ſurpris.*

Vous?

SPLIN.

Aſſurément.

JAQUOT.

Ah! je ne ſavois pas cela.

SPLIN.

Je vous l'apprends. Je vais me la donner tout à l'heure.

JAQUOT.

Vous la donner?

SPLIN.

J'avois envie hier au ſoir! je ſuis bien aiſe d'avoir pas fait.

JAQUOT.

Pas fait?

SPLIN.

Sans doute, j'aurai le plaiſir de faire devant vous.

JAQUOT.

Q'appellez-vous devant moi ?

SPLIN.

Ne vous fâchez pas; nous ferons enſemble.

JAQUOT.

Enſemble ?

SPLIN.

Ou l'un après l'autre. Je commencerai, pour vous donner le bon exemple.

JAQUOT, *en colere.*

Savez-vous bien, Monſieur, que quoique je ne ſois qu'un pauvre garçon, je n'aime point qu'on ſe moque de moi.

SPLIN.

Je moque point du tout.

JAQUOT.

D'où la connoiſſez-vous ?

SPLIN.

Je la connois point encore, je vais la connoître tout à ſt'heure.

JAQUOT.

Si vous la voyez-là, vous n'oſeriez pas parler de la ſorte.

SPLIN, *avec fermeté.*

Je la verrai, & je ſerai toujours le même.

JAQUOT.

Je la connois, moi.

SPLIN, *le regardant un moment.*

Vous la connoiſſez ?

JAQUOT.

Depuis plus de trois mois.

SPLIN.

C'eſt pas poſſible.

JAQUOT

Cela eſt pourtant.

SPLIN.

Vous avez été peut-être bien près.

JAQUOT.

Sans doute, & tous les momens du jour.

SPLIN.

Mais pas tout-à-fait.

JAQUOT.

Monſieur, apprenez que c'eſt une honnête fille.

SPLIN, *ſurpris.*

Honnête fille !

JAQUOT.

Oui.

SPLIN.

Qui ?

JAQUOT.

Théreſe.

SPLIN.

Treize.

JAQUOT.

Sans doute.

SPLIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt, treize ?

JAQUOT.

Celle dont vous parliez tout-à-l'heure ſi malhonnêtement.

SPLIN.

Vous appellez la mort ..... Treize.

JAQUOT.

La mort !

SPLIN.

Expliquez-vous donc un petit peu. Qu'eſt-ce que vous diſiez quand vous êtes entré ?

JAQUOT.

Je diſois que ſi je ſuis obligé de quitter ma chere Théreſe, il faudra mourir.

SPLIN.

Ah ! vous êtes donc pas décidé à vous tuer ?

JAQUOT.

A me tuer ! .... pourquoi faire ?

SPLIN.

Pour ceſſer de ſouffrir.

JAQUOT.

Bon ! il n'y a que les lâches qui ont peur de la douleur.

SPLIN, *étonné.*

Que les lâches ?

JAQUOT.

Aſſurément.

SPLIN.

Vous craignez donc qu'on ne vous taxe de foibleſſe après votre mort, ſi vous aviez eu la fermeté de vous la donner.

JAQUOT.

Après ma mort, qu'eſt-ce que cela me feroit à moi.

SPLIN.

Ce que cela vous feroit ?

JAQUOT.

Sans doute. Si les hommes m'ont rendu malheureux, ſi mes ſemblables m'ont laiſſé dans la peine, s'ils n'ont cherché qu'à m'affliger, à me faire du mal, à m'accabler, dois-je m'embarraſſer de l'opinion que mes ennemis auront de moi, quand je ne ſerai plus ?

SPLIN, *à part.*

J'ai mal fait de pas me tuer hier au ſoir, j'aurois pas eu le déſagrément de voir un homme plus ſage que moi.

JAQUOT.

Allez, allez, je n'aurai pas beſoin d'appeller la mort ; mon chagrin la fera venir aſſez vîte.

SPLIN, *avec intérêt.*

Pourquoi eſt-ce que vous avez du chagrin ?

JAQUOT.

Je vous l'ai dit, parce que j'aime.

SPLIN.

Vous aimez ?

JAQUOT.

Hélas ! oui.

SPLIN.

Vous aime-t-on ?

JAQUOT.

Autant que j'aime.

SPLIN.

Aimez-vous beaucoup ?

JAQUOT.

Ah ! Monſieur, on n'a peut-être jamais aimé autant que cela.

SPLIN.

Vous êtes bien heureux !

JAQUOT.

Je ſuis heureux ?

SPLIN.

Fort.

JAQUOT.

En quoi donc ?

SPLIN.

Vous aimez beaucoup, & vous êtes aimé tout de même.

JAQUOT.

Mais cela ne ſuffit pas.

SPLIN, *avec ſentiment.*

Qu'eſt-ce qu'il faut donc encore ?

JAQUOT.

Il faut voir celle qu'on aime.

SPLIN.

Prenez-la.

JAQUOT.

Mais ſon père ne veut pas me la donner.

SPLIN, *avec intérêt.*

D'où vient ?

JAQUOT.

Parce je ſuis pauvre.

SPLIN.

Ce n'eſt que pour cela ?

JAQUOT.

C'eſt bien aſſez.

SPLIN, *lentement.*

Combien vous faudroit-il pour avoir la fille ?

JAQUOT.

Ah ! ſi j'avois ſeulement trois ou quatre mille livres ...

SPLIN, *de même.*

Deux cents guinées, c'eſt aſſez.

JAQUOT.

Aſſez ? oh ſûrement ! ſur-tout dans ce moment-ci.

SPLIN.

Et cela vous rendroit heureux ?

JAQUOT.

Bien heureux.

SPLIN, *de même.*

La petite auſſi !

JAQUOT.

Eſt-ce que je pourrois l'être ſans cela ?

SPLIN, *ouvrant ſon porte-feuille vivement.*

Un moment : je fais préſent à vous de deux cents guinées.

JAQUOT.

Eſt-il poſſible ?

SPLIN, *cherchant un effet.*

En bon papier. Allez chez le premier Banquier, il donne de l'argent à vous, tout de ſuite.

JAQUOT, *dans l'excès de la joie.*

Ah ! Monſieur.

SPLIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

JAQUOT.

Je ne ſais ſi je dois.....

SPLIN.

Quoi ?...

JAQUOT.

Me jetter à vos pieds.....

SPLIN.

Fi !

JAQUOT.

Ou dans vos bras.

SPLIN, *embraſſant Jaquot.*

Bon ! ça.

SPLIN.

Mais quel excellent caractere ! C'étoit donc pour mieux me faire ſentir ce bonheur imprévu que vous me diſiez du mal de Thérèſe ?

SPLIN.

J'ai pas voulu dire du mal du tout ; je comprenois pas.

JAQUOT.

Je vous dois la vie.

SPLIN, *avec mépris.*

C'eſt pas grand'choſe.

JAQUOT.

Je vous dois le bonheur.

SPLIN, *fermement.*

C'eſt beaucoup.

JAQUOT.

Sans vous, il falloit m'éloigner de Théreſe; j'allois m'engager; j'aurois ſervi ſur mer.

SPLIN.

Bon!

JAQUOT.

J'aurois expoſé ma vie avec courage.

SPLIN.

Fort bien.

JAQUOT.

Et en battant les Anglais.

SPLIN, *en colere.*

Battre les Anglais?... Je ſuis Anglais, moi.

JAQUOT, *effrayé & avec douleur.*

Ah! vous l'êtes, je ſuis perdu.

SPLIN, *avec intérêt.*

Comment, perdu?...

JAQUOT

Vous ne voudrez plus me rendre ſervice?

SPLIN.

Pourquoi donc?

JAQUOT.

Parce que je ſuis Français.

SPLIN, *lui donnant le biliet.*

C'eſt égal.

JAQUOT.

Quoi! malgré....

SPLIN.

Celui qui attaque la gloire ou la liberté de mon pays, de quelque nation qu'il ſoit, il eſt mon ennemi; mais celui qui a beſoin de mes ſecours, il eſt toujours mon compatriote.

JAQUOT.

Que je ſuis heureux d'avoir trouvé un ſi brave homme!

SPLIN.

Point de compliment; c'eſt fini: vous êtes content; je jouis.

JAQUOT, *au comble de la joie.*

Cet argent eſt un bienfait; le premier emploi que j'en dois faire eſt un ſervice. Adieu, Monſieur. (*Il ſort en courant.*)

SCENE X.

JACQUES SPLIN, *ſeul.*

JE ſuis pourtant bien aiſe de m'être pas tué hier ; j'aurois pas eu plaiſir de faire une bonne action.

SCENE XI.

JACQUES SPLIN, THÉRESE.

THÉRESE, *ſans voir Splin.*

JE croyois avoir entendu l'aquot, & je ne le vois pas.

SPLIN.

Voilà une jolie créature !

THÉRESE.

Cependant mon cœur a battu comme quand c'eſt lui, & ſûrement il ne m'a pas trompé.

SPLIN, *à Théreſe.*

Que cherchez vous, Mademoiſelle ?

THÉRESE.

Monſieur, je vous demande pardon de vous importuner.

SPLIN.

Vous importune point du tout..... elle eſt bien jolie.

THÉRESE, *voulant s'en aller.*

Je me retire.

SPLIN.

Reſte donc un petit moment, viene.

THÉRESE, *émue.*

Monſieur !...

SPLIN.

Vous avez l'air tout agité.

THÉRESE.

Auſſi le ſuis-je.

SPLIN.

D'où vient ?

THÉRESE.

Cela ne peut pas ſe dire.

SPLIN.

Dites toujours.

THÉRESE.

Le cœur me bat comme tout.

SPLIN.

Pauvre petit cœur ! qu'eſt-ce qu'il a pour battre ?

THÉRESE.

Ah ! Monſieur.

SPLIN.

Eh bien !

THÉRESE.

Je ſuis ſi ſincere....

SPLIN.

C'eſt rare beaucoup dans une femme.

THÉRESE.

Que je ne puis rien déguiſer.

SPLIN.

C'eſt pas un défaut, c'eſt une qualité.

THÉRESE.

En voyant....

SPLIN.

Dites tout.

THÉRESE.

Celui.....

SPLIN.

Celui ?

THÉRESE.

Que j'aime.

SPLIN, *à part.*

Elle m'aime.

THERESE.

Je n'ai pas été maîtreſſe de ce mouvement.

SPLIN.

C'eſt bien vrai ?

THERESE.

Que trop vrai, & c'eſt ce qui me rend bien malheureuſe.

SPLIN.

Pourquoi ?

THÉRESE.

Aimer à mon âge!

SPLIN.

Quel âge donc eſt-ce que vous avez?

THERESE.

Bientôt quinze ans.

SPLIN.

C'eſt un bel âge.

THÉRESE.

Et aimer ſans eſpérance.

SPLIN.

Je dis pas cela.

THÉRESE.

Cela n'eſt pas moins vrai.

SPLIN.

Quand on eſt aimable comme vous, on doit toujours eſpérer.

THÉRESE.

Vous me flattez.

SPLIN, *fermement.*

Je flatte point jamais du tout; (*avec douceur.*) mais dites-moi naturellement: c'eſt pas un plaiſanterie?

THÉRESE.

Je vous dis bien la vérité.

SPLIN.

C'eſt très-étonnant, mais je crois puiſque vous dites; c'eſt donc venu tout de ſuite?

THÉRESE.

Faut-il tant de temps pour aimer? Le premier regard de Jacques a fait palpiter mon cœur, & il ne m'eſt plus poſſible de vivre ſans Jacques.

SPLIN.

Vous avez entendu le nom.

THERESE.

C'eſt de ſa bouche que je l'ai appris.

SPLIN, *à part.*

C'eſt quand je me ſuis nommé au Maître, elle écoutoit; (*haut.*) & vous avez retenu tout de ſuite?

THÉRESE.

Il ne faut entendre nommer qu'une fois ce qu'on aime pour ne l'oublier de la vie.

SPLIN, *à Thérese.*

Vous êtes bien bonne. (*à part.*) C'eſt un amour conſidérable, (*haut.*) mais qu'eſt-ce qui a pu tant vous plaire.

THÉRESE.

Tout.

SPLIN.

Tout ! c'eſt beaucoup.

THÉRESE.

Une figure intéreſſante.

SPLIN, *ſaluant.*

Très-honnête.

THÉRESE, *vivement.*

Oh ! oui, bien honnête ! des yeux ſi tendres.

SPLIN.

Pas trop tendres.

THÉRESE.

Oh ! pardonnez-moi.

SPLIN, *à part.*

Comme une fille amoureux il s'aveugle ! J'ai preſque pas regardé di tout.

THÉRESE.

Une candeur, une franchiſe !

SPLIN.

Oh ! pour le franchiſe, c'eſt vrai.

THÉRESE.

Le meilleur cœur !

SPLIN.

C'eſt pas un cœur qui aime à faire du mal.

THÉRESE.

Oh ! pour cela non.

SPLIN.

Mais comment pouvez-vous le ſavoir ?

THÉRESE.

Eſt-ce que cela ne ſe voit pas dans les moindres choſes ?

SPLIN.

Oui, la caractere y perce.

THÉRESE.

Et l'eſprit le plus agréable & le plus ingénu.

SPLIN.

Vous avez bien de la bonté !

THÉRESE.

Non, en vérité ; je rends justice.

SPLIN, *à part.*

Elle est bien amoureuse ! fort.

THÉRESE.

Et il faut y renoncer.

SPLIN.

Pourquoi donc ?

THÉRESE, *à elle-même.*

Ah ! Jacques, tu vas me quitter ? Peut-être partiras-tu aujourd'hui, demain, que sais-je ? Et il faudra périr de chagrin.

SPLIN, *vivement.*

Non, Mademoiselle : soyez tranquille. Un galant homme, il n'abusera jamais du pouvoir qu'il a sur le cœur d'une jeune demoiselle, aimable comme vous. Il n'y a rien qu'il ne puisse vaincre.

THÉRESE.

Mais un obstacle cruel s'oppose à notre félicité.

SPLIN.

Quel obstacle !

THÉRESE.

Le bien.

SPLIN.

Bagatelle !

THÉRESE.

Mais, mon pere....

SPLIN.

Je vous répons, moi, de son consentement.

THÉRESE, *avec joie.*

Est-il possible ?

SPLIN.

Vous êtes jolie, aimable, vous avez un cœur tendre ; je marirai vous.

THÉRESE, *avec transport.*

Ah ! que je vous aimerai ?

SPLIN, *avec satisfaction.*

En vérité ?

THÉRESE.

De tout mon cœur.

SPLIN.

Soyez tranquille, le bel enfant : tant d'amour y sera pas infructueux. Où est votre mere ?

THÉRESE, *avec regret.*

Je n'ai pas le bonheur d'en avoir une.

SPLIN.

Qui eſt votre pere ?

THERESE.

C'eſt le Maître de cet Hôtel.

SPLIN.

Qui ? cet homme qui dit beaucoup de paroles.

THERESE.

Lui-même.

SPLIN.

Je vais parler tout de ſuite, je faire la demande pour le mariage, je donne tout l'argent qu'il eſt néceſſaire, & je faire à jamais votre bonheur.

THERESE.

Que vous êtes bon ! J'entends mon pere.

SPLIN.

Laiſſez-moi tout ſeul avec lui. Adieu aimable fille, qui ſera bientôt heureuſe femme.

THERESE.

Combien vous ſerez chéri.

SPLIN.

Allez vîte.

THERESE, *en s'en allant.*

Ah, Jacques ! que de bonheur je te prépare.

SPLIN, *à Théreſe qui ne l'entend plus.*

Bien obligé.

SCENE XII.

JACQUES SPLIN, *ſeul.*

J'AI pourtant bien fait de pas me tuer hier, j'aurois pas pu me marier aujourd'hui.

SCENE XIII.

SCENE XIII.

JACQUES SPLIN, LOYER.

LOYER, *désolé.*

QUE je suis malheureux ! Cet arabe de Marchand de Vin, va me faire enlever mes meubles : je suis ruiné à jamais.

SPLIN, *assis.*

Écoute un peu, Monsieur le Maître.

LOYER.

Que voulez-vous, Monsieur ?

SPLIN.

Il y a bien des choses de nouveau dans votre maison.

LOYER, *à part.*

Les Huissiers sont déjà ici.

SPLIN.

Vous ne vous attendez pas à ce que vous allez apprendre.

LOYER.

Hélas ! Monsieur, je savois tout avant de sortir.

SPLIN, *à part.*

Elle avoit déjà fait la confidence au pere !

LOYER.

Et je vous demande pardon du dérangement & de l'embarras que cela a dû vous causer.

SPLIN.

Ça m'a point dérangé du tout, je trouve au contraire que c'est très-bien, & je suis fort content.

LOYER.

Mon malheur ne devroit pourtant pas vous amuser.

SPLIN.

C'est pas du malheur.

LOYER.

Pardonnez-moi, puisqu'il n'y a point de ma faute.

SPLIN.

Je le crois bien.

LOYER.

Et que j'ai fait mon poſſible pour éviter un pareil ſcandale.

SPLIN.

Il n'y a point de ſcandale; perſonne ne ſait rien, que votre & fille & moi.

LOYER.

C'eſt un pur entêtement de ſa part.

SPLIN.

Non, c'eſt un coup du ſort.

LOYER.

A quoi cela menera-t-il?

SPLIN.

A quoi?

LOYER.

A me perdre ſans beſoin.

SPLIN.

Ah! non.

LOYER.

Je l'avois tant prié de changer de réſolution.

SPLIN.

Vous avez tort, il faut toujours laiſſer ſuivre l'inclination.

LOYER.

Et quand elle porte à faire du mal.

SPLIN.

Il n'y a point de mal à cela.

LOYER.

Point de mal? & je ſuis perdu de réputation.

SPLIN.

Pourquoi donc?

LOYER.

Croyez-vous que les voiſins ſe taiſent, quand ils voient enlever?..

SPLIN, *ſe levant.*

On enleve point, je ſuis pas capable pour ſouffrir.

LOYER.

Comment, Monſieur, vous auriez l'honnêteté?..

SPLIN.

Oui, je demande votre conſentement pour tout finir tout de ſuite.

LOYER.

Ah ! Monſieur, c'eſt le plus ſignalé ſervice que vous puiſſiez jamais rendre; mais la ſomme qu'il me faut....

SPLIN.

Je regarde pas l'argent du tout. Je donne toujours, jprends jamais.

LOYER.

Je vous dois tout.

SPLIN.

Vous êtes content ?

LOYER.

Je ſuis au comble de mes vœux.

SPLIN.

Hé bien ! il faut ſigner.

LOYER.

C'eſt bien juſte : & je ſuis prêt à vous faire un b...

(*L'Huiſſier lui coupe la parole.*)

SCENE XIV.

JACQUES SPLIN M. LOYER, *& un* HUISSIER.

L'HUISSIER, *bégayant,*

MONSIEUR, je vous apporte.....

LOYER.

Ah ! vous voilà tout à propos; tenez, c'eſt à Monſieur que vous avez affaire....

L'HUISSIER, *à Splin.*

C'eſt donc Monſieur qui a...

SPLIN, *à Loyer.*

Qu'eſt-ce que veut cet homme ?

LOYER.

C'eſt pour l'affaire.....

SPLIN.

C'eſt un Notaire ça ?

L'HUISSIER.

Monſieur, j'ai l'honneur....

SCENE XV.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, L'HUISSIER, THÉRESE.

THÉRESE, *arrivant, bas à Splin.*

AVEZ-VOUS parlé à mon pere?

SPLIN.

Oui, c'eſt fait, il conſent à tout.

THÉRESE.

Que je ſuis heureuſe!

SPLIN.

Et voilà l'homme.

THÉRESE.

Quel homme!

SPLIN.

Oui, pour finir tout de ſuite.

THÉRESE.

Je ne comprends pas....

LOYER, *à Splin.*

Voulez-vous me faire la grace que vous m'avez promiſe?

SPLIN.

De tout mon cœur.

L'HUISSIER, *à Splin.*

Voilà tous les papiers.

SPLIN, *à l'Huiſſier, regardant les papiers.*

C'eſt pas là un contrat.

L'HUISSIER.

Non, c'eſt l'obligation.

SPLIN.

Mais il faut un contrat.

LOYER.

Quoi! Monſieur, vous voulez que ce ſoit par contrat que je?...

SPLIN, *très-ſurpris.*

Ah! ah! eſt-ce que vous voudrez bien permettre que ce ſoit autrement?

LOYER.

Vous pouvez exiger tout ce que vous voudrez.

SPLIN.

Ah ! c'eſt bon.

LOYER.

Mais j'ai cru que ma reconnoiſſance....

SPLIN.

Si la petite veut bien, c'eſt égal.

LOYER.

Qu'importe ſon conſentement ?

SPLIN.

Je ſuis trop honnête homme pour rien vouloir par force.

LOYER.

Mais en payant ?

SPLIN, *ſurpris d'indignation.*

En payant !

L'HUISSIER, *à Splin*

Oui, Monſieur, ça ſe fait ici comme ça, on paie, & on a les pieces.

SPLIN, *à Thérese, avec chagrin.*

C'eſt-il bien vrai !

LOYER.

Monſieur, ma fille ne connoît rien aux affaires.

THÉRESE, *bas à Splin.*

Hélas ! je n'en ai qu'une qui m'occupe, & à laquelle vous ne penſez déja plus.....

SPLIN, *penſif.*

Au contraire, je penſe beaucoup.

THÉRESE.

Finiſſez-la donc de grace.

SPLIN, *après avoir réfléchi,*

J'ai donné ma parole, je dois la tenir....

LOYER.

Eh bien ! voulez-vous finir ſans contrat ?

SPLIN.

Oui, à ſl'heure, j'aime mieux....

L'HUISSIER.

Voilà d'abord le billet & la quittance.

SPLIN.

La quittance, de quoi ?

L'HUISSIER.

Des mille écus.....

SPLIN.

Il faut payer mille écus pour la fille ?

LOYER.

Non : c'eſt pour moi....

SPLIN, *en colere.*

Pour toi ! va au diable.

LOYER.

Mais c'eſt vous qui m'avez offert généreuſement....

SPLIN.

Expliquez-vous mieux.

LOYER.

Ne m'avez-vous pas dit....

SPLIN.

Oui, j'avois dit que votre fille eſt devenue amoureuſe de moi, qu'elle me demande à avoir, & que je veux bien comme elle veut.

THÉRESE.

Moi, Monſieur.

SPLIN.

Vous avez dit à moi.

THERESE, *à part.*

Je ſuis perdue.

LOYER.

Mais, Monſieur, je n'ai pas entendu un mot de tout cela, il s'agit de payer mille écus que je dois....

SPLIN.

C'eſt donc pas là le Notaire pour le contrat de mariage ?

LOYER.

Le contrat de mariage ! de qui ?

SPLIN.

J'épouſe votre fille.

LOYER.

Vous, Monſieur.

SPLIN.

Tout-à-l'heure. Je ſuis fort riche....

LOYER.

Eſt-il poſſible ?

SPLIN.

Et je lui donne tout mon bien....

LOYER.

Ah ! Monſieur, je ſuis plus heureux que je ne croyois, je ne vous demandois que mille écus pour empêcher de vendre mes meubles.

SPLIN, *vivement.*

Empêcher de vendre les meubles, je donne tout de ſuite. (*à l'Huiſſier.*) Combien faut-il ?

L'HUISSIER.

Rien, Monſieur ; vous m'avez envoyez payer, & je viens vous apporter les pieces.

SPLIN.

J'ai fait payer, moi ?

L'HUISSIER.

Il y a une heure que je veux vous rendre la procédure.

SPLIN.

Vous êtes fou.

L'HUISSIER.

Non, Monſieur.

SPLIN.

J'ai rien envoyé du tout.

L'HUISSIER.

Je l'ai pourtant reçu.

LOYER.

Et qui vous l'a porté ?

L'HUISSIER.

Votre garçon.

LOYER.

Mon garçon ?.....

L'HUISSIER.

Lui-même.

THERESE.

Ah ! que je ſuis contente !

L'HUISSIER.

Voilà tous les papiers... Arrangez-vous ..... pour moi je m'en vais dîner. Adieu.

SCENE XVI.

JACQUES SPLIN, LOYER, THERESE.

LOYER.

QU'eſt-ce que cela veut dire ?

SPLIN.

Je comprends pas.

THERESE.

Ni moi.

LOYER.

Ni moi.

SPLIN.

C'eſt égal, je....

SCENE XVII.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, THERESE, JAQUOT.

THÉRESE, *à Jaquot, qui entre gaiment.*

AH ! mon bon ami.

JAQUOT.

Ma chere Thereſe !

SPLIN, *à part.*

Diable ! ils ſe regardent tous deux beaucoup tendrement.

LOYER.

Eſt-il vrai que c'eſt vous qui m'avez rendu ſervice ?

JAQUOT.

Oui, Monſieur, j'ai eu ce bonheur-là.

LOYER.

Et où as-tu trouvé cette ſomme ?

JAQUOT.

C'eſt ce brave homme-là qui me l'a donnée, & j'ai cru que le meilleur uſage que j'en pouvois faire, étoit de vous tirer d'embarras.

LOYER.

Mon pauvre ami, comment pourrai-je te récompenſer ?

JAQUOT, *montrant Thérese.*

Ça vous feroit ſi aiſé !

SPLIN, *à part.*

Ah, diable!

JAQUOT, *à Splin.*

Monſieur, parlez en ma faveur.

SPLIN.

SPLIN.

Quoi ? c'étoit Mademoiſelle ?

JAQUOT.

Oui....

SPLIN.

J'en ſuis fâché.

JAQUOT.

Pourquoi ?

SPLIN.

Vous pouvez plus avoir.

LOYER.

D'où vient ?

SPLIN.

Elle eſt amoureuſe de moi.

THERESE.

Moi ?

SPLIN, *à Thereſe.*

Oui · vous n'avez pas dit tantôt que le cœur vous battoit fort ?

THÉRESE.

C'étoit pour lui.

SPLIN.

Que vous étiez amoureuſe.....

THÉRESE.

De lui.

SPLIN.

Qu'il falloit vous demander en mariage à votre pere ?

THÉRESE.

Pour lui, pour Jacques.

SPLIN.

Pour Jacques ! c'eſt le même nom. (*à part.*) Ah ! diable, j'ai mal fait de m'être pas tué hier au ſoir, j'aurois épargné cette mortification.

THÉRESE.

Ah ! Monſieur, que je ſuis fâchée que vous ayez pris le change ! je n'ai pas voulu vous tromper.

JAQUOT.

Ne ſuis-je pas bien malheureux ! il faut que je ſois le rival de ce galant homme : eſt-ce là la récompenſe que je devois au généreux ſervice qu'il a voulu me rendre ?

LOYER.

Mon pauvre Jacquot ! le bonheur de ma fille me force à être ingrat envers toi ; puis-je, ſans être injuſte, m'oppoſer à ſa fortune ?

THÉRESE.

Mon pere.....

JAQUOT, *avec effort.*

Vous avez raiſon, M. Loyer ; il vaut mieux que je meurs de chagrin, que d'empêcher ce brave homme de faire votre fortune, & celle de ma chere Théreſe. Tenez, Monſieur, voilà le reſte de votre argent. Je n'en ai plus beſoin. Ayez bien ſoin de cette pauvre petite ; aimez-la autant que je l'aime. Adieu, Théreſe ; oubliez-moi. Pour moi, je n'aurai pas long-temps à vous regrette. Adieu, M. Loyer. Adieu Monſieur. Adieu Théreſe. (*Il s'éloigne.*)

SPLIN, *l'arrêtant avec chaleur.*

Non, mon ami, reſte ici ; je ſuis point capable pour faire une auſſi vilaine action. Je commence, pour la premiere fois de ma vie, à ſentir un plaiſir vif. Mariez-vous tous les deux. Je me charge de la dot : je veux reſter toujours avec vous. Je verrai élever les petits-enfants, & le bonheur que je vous aurai procuré, en m'apprenant à le connoître, deviendra la ſource du mien.....

JAQUOT, THERESE, LOYER.

Ah ! mon bienfaiteur ! mon pere !...

LOYER.

Point de remercîment ; c'eſt à moi à vous en faire.

TOUS.

Comment, à vous ?

SPLIN.

Oui, mes amis, j'étois las de la vie, parce que je n'en connoiſſois que les dégoûts. Vous m'avez appris à en jouir, & elle va me devenir chere. Je cherchois le plaiſir bien loin, & il étoit tout près de moi, je ſais maintenant où le trouver.

Pour un homme riche, le plaiſir le plus vif, le plus pur, & celui qu'on peut goûter à tout âge, c'eſt la bienfaiſance.

THERESE.

Combien de gens ne le connoiſſent pas ?

SPLIN.

Tant pis pour eux.

AU PUBLIC.

MESSIEURS.

Si Jacques Splin ne vous a pas fait plaisir, c'est alors qu'il pourra dire; j'ai mal fait de pas me tuer hier au soir, j'aurois pas eu cet grand délagrément.

Si au contraire, vous daignez l'honorer de vos bontés, il dira du fond de l'ame : j'ai bien fait de me pas tuer hier, je ne jouirois pas dans ce moment du plaisir le plus cher à mon cœur.

FIN.

Lu & approuvé, à Paris, le 18 Août 1781.
SUARD.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer; à Paris, ce 4 Octobre 1781, LE NOIR.